



THÉÂTRE

SCÈNES DE VIOLENCES CONJUGALES

Gérard Watkins

Avec Hayet Darwich, Julie Denisse, David Gouhier, Maxime Lévêque, Yuko Oshima

NOVEMBRE 2019

Mar 5 à 20h

Mer 6 à 20h

Lieu : Espace des Arts | Grand Espace

Durée : 2h

Tarifs : 7 à 24 €

Textes du dossier :
Denis Bretin
et Perdita Ensemble

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS

Tél : 03 85 42 52 12

billetterie@espace-des-arts.com

espace-des-arts.com

ESPACE DES ARTS, SCÈNE NATIONALE - DIRECTION PHILIPPE BUQUET
CS 60022 - 71102 Chalon-sur-Saône Cedex



SCÈNES DE VIOLENCES CONJUGALES

Texte, mise en scène et scénographie Gérard Watkins

Avec Hayet Darwich, Julie Denisse, David Gouhier, Maxime Lévêque, Yuko Oshima

Musique Yuko Oshima

Lumières Anne Vaglio

Régie générale Marie Grange

Régie lumières Julie Bardin

Administration de production Le Petit Bureau – Virginie Hammel & Claire Guièze

Production déléguée Perdita Ensemble, compagnie conventionnée par la DRAC Île-de-France – Ministère de la Culture / Coproduction Espace 1789, Saint-Ouen / Avec le soutien du Fonds SACD – La culture avec la Copie privée / du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques – DRAC / Région Provence-Alpes-Côte d'Azur / d'Arcadi Île-de-France / du Centre National du Livre / de la SPEDIDAM / de l'ADAMI / Avec le soutien en résidence de création de la Ville de Romainville / Avec l'aide à la création dramatique – dramaturgies plurielles du Centre national du Théâtre

SCÈNES DE VIOLENCES CONJUGALES

Gérard Watkins

La triste comptabilité que tiennent radios et journaux sur les violences conjugales, si nécessaire soit-elle, ne saurait suffire à rendre compte d'un problème de société qui plonge au plus incompréhensible de l'humain.

Gérard Watkins a rencontré les victimologues, les médecins, les magistrats, des femmes aussi, revenues de ces enfers qui se vivent à l'abri des rideaux tirés et des portes closes.

Une fiction est née de cette alarme, qui tente, sans militantisme outrancier, sans voyeurisme, mais avec une lucidité sans fard, d'approcher les mécanismes insidieux, mais connus, qui nourrissent ces spirales d'enfermement et de violence.

Deux couples, unissant au départ un mélange confus d'amour et de déroute, marient sur le plateau leurs fragilités, pour le pire et non pour le meilleur, se débattent avec ce monstre que les hommes nourrissent et que leurs compagnes subissent. Installée à l'arrière du plateau, Yuko Oshima accompagne à la batterie ces rondes funèbres où le moins glorieux de l'humain est mis à nu.

Manipulation, culpabilité, silence, chantage, isolement, honte, dévalorisation et représailles, toute une mécanique perverse et destructrice mène ici à découvert l'engrenage de sa triste réalité.

Une porte finira par s'ouvrir. Car si le théâtre y perd son ultime tragique, la réalité et l'éveil des consciences y gagnent un commandement impérieux : « Il ne FAUT PAS que la femme meurt. Une femme doit penser qu'elle ne doit pas mourir. Qu'elle ne doit pas être battue. Qu'elle n'a aucun ordre à recevoir, de personne. Qu'elle peut s'en sortir en prenant la parole ».



ORIGINES

« Rachida rencontre Liam. Annie rencontre Pascal. Rachida et Liam sont jeunes, issus d'un milieu violent et précaire. Annie et Pascal sont au milieu de leurs vies, issus respectivement de classe moyenne et bourgeoise, tous deux en voie de précarisation. Ils emménagent ensemble dans un meublé, et petit à petit, la violence conjugale va s'installer entre eux.

Scènes de Violences Conjugales est né du désir de travailler sur la violence conjugale, pour y décrire la violence faite aux femmes telle qu'elle se pratique aujourd'hui dans le monde. Violences physiques, psychologiques, sexuelles, économiques, administratives, et sociales. Une pratique héritée du droit du plus fort qui perdure au moment où la femme revendique sa juste place, équitable, au sein d'une société où la domination masculine est toujours prégnante. Une sorte de plongée au cœur du sujet, en sa combustion, cherchant par tous les moyens du théâtre à le cerner et à le comprendre. Les chiffres parlent d'eux mêmes, et sont consternants : une femme meurt tous les trois jours suite aux coups portés par un homme. À partir d'improvisation, d'un travail à la fois intérieur et physique, réaliste et musical, mélangeant récits narratifs, souvenirs, et scènes vécues en direct, le Perdita Ensemble propose cette réflexion à cœur ouvert sur les origines de cette violence, et sur sa méthode. Comment elle s'installe, s'insinue, se déploie, et perdure. Elle propose aussi une porte de sortie, par le travail, la parole et l'écoute de l'autre, en suivant à la trace le difficile parcours vers la libération de ses deux héroïnes.

La violence conjugale contient en elle une métaphore des différents mouvements de la violence contemporaine, autant dans son contexte psychologique, social, affectif, que dans son expression du droit du plus fort. Aux USA on parle déjà de « terrorisme intime ». Exprimer ce ressenti avec profondeur, complexité, et avant tout humanité va me demander en tant que créateur le geste d'aller vers l'autre. Dans ce cas, il ne va pas juste s'agir de mes collaborateurs. Il va s'agir du tissu social dans lequel nous vivons. Des êtres qui se débattent là-dedans. » Gérard Watkins

RÉCONCILIER L'ÉCRITURE DE PLATEAU ET L'ÉCRITURE DRAMATURGIQUE

À partir d'improvisations, d'un travail à la fois intérieur et physique, réaliste et musical, mélangeant les genres narratifs et les scènes vécues en directe, cherchant un abécédaire non stéréotypé, en creusant des personnages dont les spectateurs puissent se sentir proches, pour trouver, avec les acteurs, un théâtre résolument humain, j'écrirais tout au long du processus, car il s'agira bien au final d'une écriture dramatique et non d'une retranscription d'improvisations. Il s'agit d'avancer avec les acteurs et de confronter nos recherches avec la réalité. En multipliant les points de vues de la société civile, pour que cette écriture soit active, en mouvement, comme un travail qui opère sur les êtres – acteurs – spectateurs – intervenants, qu'il va côtoyer tout au long du processus.

Il est compliqué de rendre compte de cette alchimie, qui se veut à la fois instinctive et méthodique, qui désire à la fois chercher le personnage dans le dernier de ses retranchements, et de le faire correspondre à une réalité puisée dans des recherches. Mais le but de cette recherche, c'est que le mouvement du spectacle, sa dramaturgie, sa démarche, son geste soit tendu vers un bouleversement de nos conceptions sur ce que peut être la violence conjugale, une volonté de rendre la violence du monde altérable, en déjouant les règles qui mènent au pouvoir et à la soumission. Pour cela, il a fallu partir de l'être, non pas dans sa biographie fictive, mais par sa description intérieure, flux de pensées, rêveries, souvenirs, textures. Et de là, mener l'acteur à mener et construire son personnage fictif de l'intérieur, comme une mise au monde Brechtienne, muée par le désir de transmettre ce qui es tu. D'imaginer ensemble qui ils sont, comment ils se sont rencontrés, comment ils se sont aimés, et de suivre au scalpel et au laser les moindres signes de violence et de domination, de manipulation et d'incursion identitaire, afin de nous les rendre à la fois familières et décelables. Et de là, comme le faisait jadis Henrik Ibsen, prendre le personnage par le collet et de ne pas le lâcher jusqu'à ce qu'il ait accompli sa destinée. La deuxième partie du travail est de constamment confronter cette écriture avec les acteurs de la société civile et publique, dont c'est le métier et la raison d'être d'enrayer cette violence. Docteurs, victimologues, centres d'accueils, psychiatres, procureurs, chercheurs. Et d'écouter leurs souhaits, très divergents, sur les enjeux du spectacle, sur les contradictions de l'exercice de leur métiers.

**« IL NE FAUT PAS QUE LA FEMME MEURE »
RENCONTRE ENTRE L'ECRITURE ET LES MEMBRES ACTIFS DE LA SOCIÉTÉ
CIVILE ET PUBLIQUE EN LUTTE POUR ENRAYER LA VIOLENCE**

L'Observatoire de la Violence Envers les Femmes du 93 est une toute petite équipe menant un très grand combat. Créé en 2002, c'est un dispositif unique en Seine-Saint-Denis. Laboratoire expérimental, l'Observatoire n'a cessé d'inventer des formes d'actions concrètes, ainsi que d'informer et réfléchir via de nombreux ateliers et colloques. Le téléphone d'urgence pour les femmes en grand danger, l'ordonnance de protection des mineurs, « Un Toit pour Elle » (des appartements pour les femmes victimes de violences et quittant leur domicile), les Bons de Taxis pour accompagner les femmes du commissariat à une unité médico-judiciaire, les consultations psycho-traumatologiques. Des actes concrets, efficaces, et sans concessions. Dans le bureau rempli de dossiers, Ernestine Ronai et Carole Barbelane-Biais me reçoivent. Nous entrons très rapidement dans le vif du sujet. Elles veulent connaître le contenu de mon projet. Pas la faisabilité, pas le avec qui ni comment, le contenu. Je m'engage directement dans le récit de ce que j'envisage. Je suis prêt. J'ai bien planché sur le sujet, j'ai fait de longues recherches, et je leur raconte donc le « scénario ». Et j'en arrive au moment où une des femmes se fait tuer. Pour moi, ça me paraissait évident parce qu'une femme meurt tous les 3 jours suite aux coups et blessures subis lors de violences domestiques. Je finis le récit. Un silence s'ensuit. Ernestine me regarde droit dans les yeux et me dit simplement et fermement « Il ne Faut Pas que la Femme Meure ». Elle dit qu'elle comprend les règles de la tragédie, de l'impact de cette mort, de la nécessité de rendre compte du fléau, elle comprend tout ça, mais elle répète « Il ne Faut Pas que la Femme Meure ». Ernestine développe sa pensée. Une femme doit penser qu'elle ne doit pas mourir. Qu'elle ne doit pas être battue. Qu'elle n'a aucun ordre à recevoir, de personne. Qu'elle peut s'en sortir en ouvrant une porte. En prenant la parole. Donc la Femme ne Doit Pas Mourir. Elle ne doit pas répondre aux règles de la tragédie. La simplicité et la radicalité de cette pensée m'ont bien plu. Et j'ai décidé de ne pas faire mourir la femme, et de poursuivre cette méthode, confronter le récit de ce que les acteurs et moi avons inventé, comme fiction, avec les intervenants de la société civile et publique. Conscient que l'aspect légal des violences conjugales pose les limites de ce qui est considéré comme tel, et donc comme illégal, et punissable par la loi, j'ai voulu rencontrer Françoise Guyot, vice-procureure, chargée de mission auprès du Procureur de la République pour les affaires de violences conjugales. Cette « combattante » m'a gracieusement offert une journée de son précieux temps, et a accepté de répondre aux questions. J'ai donc décidé d'incarner comme il se doit mes protagonistes-auteurs de violences, afin d'envisager scéniquement avec eux un travail thérapeutique. Ce que nous avons travaillé en improvisation sur le plateau avec les acteurs. Mais une seule rencontre avec les intervenantes de l'association « Elle(s) Imagine(nt) » m'a bien fait comprendre que si je voulais coller à une réalité, les auteurs des violences n'allaient que très rarement en prison. Comment alors continuer à faire ce travail thérapeutique avec les hommes ? C'est alors qu'un ancien tract d'appel à témoignage, que j'avais distribué dans les rues de Romainville refait surface. Je suis contacté par Ludovic Dardenne, à qui quelqu'un avait remis le tract, qui s'occupe, au PAJE à Pantin, de stages de sensibilisation pour des hommes ayant commis des actes d'agressions. Mes deux acteurs suivent alors les stages et y observent les hommes. Le contexte de l'hallucinante scène de déni de Pascal Frontin était trouvé. Amandine Maraval, chargée de mission aux droits des femmes à la Ville de Bagnolet, me suggère, entre autres, d'enlever toute forme de pathologie à la biographie des uns des autres. Quand aux femmes victimes, les rencontres grâce à la résidence à Romainville, du docteur Lazimi et de Azucena Chavez, victimologue, ont été déterminantes pour l'écriture des scènes d'accompagnements des femmes. Le Dr Lazimi nous explique le principe de non intervention, la femme doit rompre d'elle-même, ça ne sert à rien, d'expérience de l'inciter à rompre. Sa libération est souvent progressive, et peut prendre plusieurs années. Je raconte à Azucena pourquoi la Femme ne Doit Pas Mourir. Elle me répond « parfois il n'y a pas besoin d'un cadavre pour faire un fantôme. » Elle me suggère aussi dans la liste des méthodes et des stratégies de l'agresseur, un que j'avais étrangement oublié. Le silence. Je ne veux pas faire un spectacle de propagande, un spectacle « social » comme on en voit parfois où tout le monde est d'accord à l'issue de la représentation, et finalement embarrassé de l'être. J'ai envie d'entrer profondément dans cette matière et de la laisser raconter sans fard ce qu'elle a à raconter. Sur l'être humain. Sur le monde. Sur la violence. Sur l'amour. Mais l'idée que le contenu puisse altérer notre regard, que l'idée du drame doit être remise en question pour que le monde avance et devienne meilleur, m'a énormément plu. Nous avançons plus que jamais sur une poudrière, et nous sommes responsables de nos gestes artistiques. Nous devons d'affronter la violence et l'abrutissement du monde de face, et confronter, sans lâcheté, la nature profonde des troubles que nous vivons. Dans l'espoir, qu'avec un peu de chance et beaucoup de travail, une oeuvre puisse subtilement donner des clefs pour que les gens sortent de cette spirale infernale.

LA SIDÉRATION - MURIEL SALMONA

« Il s'agit de mécanismes psychologiques et neurobiologiques exceptionnels de sauvegarde qui se mettent en place lors du traumatisme. Ces mécanismes psycho-traumatiques sont mis en place par le cerveau pour échapper à un risque vital intrinsèque cardiovasculaire et neurologique induit par une réponse émotionnelle dépassée et non contrôlée. Cela se produit quand la situation stressante ne va pas pouvoir être intégrée corticalement, on parle alors d'une effraction psychique responsable d'une sidération psychique. Le non-sens de la violence, son caractère impensable sont responsables de cette effraction psychique, ce non-sens envahit alors totalement l'espace psychique et bloque toutes les représentations mentales. La vie psychique s'arrête, le discours intérieur qui analyse en permanence tout ce qu'une personne est en train de vivre est interrompu, il n'y a plus d'accès à la parole et à la pensée, c'est le vide... Il n'y a plus qu'un état de stress extrême qui ne pourra pas être calmé, ni modulé par des représentations mentales qui sont en panne.

Le stress extrême entraîne un risque vital pour l'organisme, et comme dans un circuit électrique en survoltage, le cortex va faire disjoncter le circuit émotionnel par l'intermédiaire de mécanismes neurobiologiques de sauvegarde exceptionnels qui vont être responsables d'une déconnexion du circuit de réponse au stress, qui s'apparente donc à un court-circuit pour protéger les organes comme le cerveau, le cœur et les vaisseaux. Cette disjonction entraîne une mémoire traumatique et une dissociation avec anesthésie psychique et physique.

La disjonction du circuit émotionnel pour échapper au risque vital créé par le survoltage émotionnel ne se déclenche que si les représentations mentales face à la violence sont en échec et sont dans l'incapacité de moduler ou d'éteindre la réponse émotionnelle et d'empêcher ainsi un survoltage émotionnel. »

Pour moi, c'est l'étude la plus fascinante. Elle pourrait constituer un spectacle en soi ; c'est le phénomène qui suscite le plus le mystère de la représentation théâtrale, avec ses êtres fantômes égarés dans un espace, terrés dans un coin, cherchant à se faire oublier ou à surgir, cette réalité qui dort et qui est tue. Celle qui peut nous remettre instantanément en danger en nous procurant ce sentiment de manque, de retour à la famille, celle qui en réalité nous fait endurer, mémoire figée, immobile, dormante, diffusée, nécrosée, attendant de se réveiller ou de se transformer, ou de grandir. Que l'instinct de survie propose pareil phénomène en dit long sur la complexité de la fabrique humaine. De ses mécanismes. Que sait-on alors de ce qui nous est arrivé ? Que sait-on de l'histoire, si l'histoire personnelle peut ainsi être floutée ? L'histoire nous a-t-elle sidérés, pour que nous le reproduisions avec autant d'entrain ?

MISE EN SCÈNE

GÉRARD WATKINS

Né à Londres en 1965, Gérard Watkins grandit en Norvège, aux États-Unis, et s'installe en France en 1974. Il écrit sa première chanson en 1980, et sa première pièce un an plus tard. Depuis il alterne entre acteur, auteur, metteur en scène, et musicien. Il travaille au théâtre avec Véronique Bellegarde, Julie Beres, Jean-Claude Buchard, Elizabeth Chailloux, Michel Didym, André Engel, Frederic Fisbach, Marc François, Daniel Jeanneteau, Philippe Lanton, Jean-Louis Martinelli, Lars Norén, Claude Régy, Yann Ritsema, Bernard Sobel, Viviane Theophilides, Guillaume Vincent et Jean-Pierre Vincent, ainsi qu'au cinéma avec Julie Lopez Curval, Jérôme Salle, Yann Samuel, Julian Schnabel, Hugo Santiago et Peter Watkins.

Depuis 1994, il dirige sa compagnie, le Perdita Ensemble, pour laquelle il met en scène tous ses textes : *La Capitale Secrète*, *Suivez-Moi*, *Dans la Forêt Lointaine*, *l'icône*, *La Tour*, *Identité*, *Lost (Replay)*, *Je ne me souviens plus très bien*. Il navigue de théâtres en lieux insolites, du Théâtre de Gennevilliers à l'Échangeur, du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis au Colombier, de la Ferme du Buisson à la piscine municipale de Saint-Ouen, de la comète 347 au Théâtre de la Bastille, du Théâtre du Rond Point au Palais des Fêtes de Romainville, où *Scènes de Violences Conjugales* a été créé. Sa dernière création *Ysteria*, a été créée en mars 2019 au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine.

Gérard Watkins est lauréat de la fondation Beaumarchais, et de la Villa Médicis Hors-les-Murs, pour un projet sur l'Europe. Il est également intervenant à l'ÉRAC, où il a conçu le projet *Europia / fable géo-poétique*, qu'il a porté à la scène avec les élèves de l'ÉRAC pour Marseille Provence 2013 et repris à Avignon In au Cloître Saint-Louis, ainsi qu'à Reims, Scènes d'Europe.

Scènes de Violences Conjugales lui a valu d'être nommé en tant que meilleur auteur francophone vivant 2017 et il a obtenu le prix du syndicat de la critique meilleur comédien 2017. Il est lauréat du Grand Prix de Littérature Dramatique 2010.

INTERPRÈTES

YUKO OSHIMA

Yuko Oshima, née à Gifù (Japon), a commencé la batterie avec le rock puis le free rock. Parallèlement, elle a créé des musiques de théâtre, de danse contemporaine et de Buto. Arrivée en France en 2000, elle y a trouvé l'occasion d'approfondir ses bases en technique au Conservatoire de Strasbourg. Depuis elle s'immerge dans l'univers de l'improvisation jazz en groupes à travers des festivals (Mulhouse, Strasbourg, Parthenay...), mais aussi dans la chanson française et la pop. Pour son solo, elle compose et interprète de la musique électro-acoustique pour batterie, voix, samples et effets. Son univers musical ne cesse de s'élargir vers différents domaines. Elle interprètera ici le rôle de la « logeuse ».

HAYET DARWICH

Elle est sortie de l'ERAC en 2013, où elle travaille entre autre avec Nadia Vonderheyden, Ludovic Lagarde, Hubert Colas et Gérard Watkins. Elle y monte son premier projet personnel, *Drame de Bitch*, autour des textes d'Elfriede Jelinek et Hélène Cixous. En sortant de l'école, elle retrouve Gérard Watkins en tant qu'assistante sur les chantiers nomades autour des violences conjugales. En 2014, elle parcourt l'Europe avec *The european crisis game*, projet européen en anglais sur la crise économique de 2008 mis en scène par Bruno Freyssinet. En 2015, c'est avec les performeurs italiens Ricci/Forte qu'elle continue sur les routes européennes avec un projet autour de Jean Genet, *J.G Matricule 192.102*. Aujourd'hui, elle a atterri à Marseille, en compagnie de François Cervantès, artiste associé au théâtre du Merlan, pour *l'Epopée du Grand Nord*, une fresque sur les quartiers nord avec les habitants des quartiers et pour d'autres créations en cours. Dernièrement, elle joue sous la direction de Roland Auzet pour le spectacle *Hedda Gabler – D'habitude on accepte l'inévitable*.

DAVID GOUHIER

David Gouhier est sorti de l'école du TNS à Strasbourg en 1995, il travaille avec Jean-Pierre Vincent aux Théâtre des Amandiers de Nanterre dans *Karl Marx théâtre inédit*, *Le jeu de l'amour et du hasard*, *Lorenzaccio*, plus récemment *L'école des femmes* et *Les acteurs de Bonne foi...* Il joue en 2001 le rôle de Cébès dans *Tête d'or* mis en scène de Claude Buchvald, il travaille par la suite avec Elisabeth Chailloux où il interprète Arlequin dans *La Fausse suivante*, le Rouquin dans *Sallinger*. Il travaille avec Jean-Louis Benoît et interprète le rôle de Leonardo dans *La Trilogie de la Villégiature* de Goldoni. Il rencontre par la suite Laurent Gutmann avec qui il joue *Spendid's* de Jean Genêt, *le Petit Poucet* dans une adaptation de Laurent Gutmann. Au cinéma, il joue avec Pascal Ferran. Il mène également des ateliers à Nanterre Amandiers depuis 2005.

MAXIME LÉVÊQUE

Né à Paris en 1986, il découvre le théâtre avec Pierre Della Torre en 1996. Après des études de philosophie et de théâtre avec Bertrand Chauvet au Lycée Lakanal, il se forme comme acteur au studio d'Asnières, puis à l'ERAC, où il travaille notamment sous la direction de Gérard Watkins, Catherine Germain, Hubert Colas, Ludovic Lagarde, Rémy Barché, Ferdinand Barbet, Laurent Gutmann. Il travaille ensuite avec Nadia Vonderheyden dans la *Fausse Suivante* de Marivaux et François Cervantes dans *l'Épopée du Grand Nord* au Théâtre du Merlan. Il travaille aujourd'hui comme performeur sous la direction d'Arnaud Troalic dans *Polis Opus 1 Les paradis artificiels* et *Duncan Evennou*.

JULIE DENISSE

Julie Denisse a été formée à l'École de la Rue Blanche puis au Conservatoire National supérieur d'Art dramatique, 1997. Elle a joué notamment avec Claire Lasne dans *Désir de théâtre*, Julien Fisera dans *Belgrade*, Patrice Chéreau dans *Elektra*, Daniel Jeanneteau et Marie Christine Soma dans *Feux ; Adam et Eve*, Julie Brochen dans *Hanjo*, *Oncle Vania*, *Panthésilée*, Gildas Milin dans *Antropozoo*, Vincent Gauthier Martin dans *Ambulance*, *la Cuisine*, *Ailleurs tout près*, Julie Bérés dans *Poudre*, Jacques Bonaffé dans *Comme des malades*, Miche Didym dans *Le langue à langue des chiens de roche*, François Wastiaux dans *Les Paparazzi*. Elle a également dansé et interprété *Terre d'ailes*, *La nuit de l'enfant cailloux*, chorégraphies de Caroline Marcadé. Elle a collaboré avec le Cirque Bidon et le Cirque en déroute. Elle a mis en scène *Adieu Poupée* et *La Poème*, avec J. Mordoj. Elle a participé à de nombreux enregistrements pour France Culture, et a également co-écrit *Le kabuki derrière la porte* avec Laurent Ziserman et Gaël Baron.

EXTRAITS DE PRESSE

THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE / TEXTE, MES ET SCÉNOGRAPHIE GÉRARD WATKINS
SCÈNES DE VIOLENCES CONJUGALES
La Terrasse | Novembre 2016 | Agnès Santi

Au fil d'une partition minutieuse, Gérard Watkins et les quatre remarquables comédiens qui l'accompagnent exposent et auscultent les mécanismes de la violence conjugale dans toute leur complexité.

C'est un étonnant et impressionnant travail scénique qu'ont accompli Gérard Watkins et les siens. Nourrie par une recherche documentaire d'environ un an auprès de l'Observatoire des violences faites aux femmes de Seine-Saint-Denis, du docteur Lazimi, de la victimologue Azucena Chavez, de la vice-procureure Françoise Guyot et de divers intervenants et associations, l'écriture a ensuite été élaborée au plateau avec les acteurs, puis en solitaire par l'auteur et metteur en scène Gérard Watkins. Semi-fictionnelle, mêlant scènes vécues incarnées et récits narratifs, la pièce explore au coeur de l'intime toute la complexité des parcours et des mécanismes qui déclenchent et instaurent la violence conjugale, et laisse émerger une possible issue thérapeutique. En France, en moyenne, tous les trois jours une femme meurt assassinée par son conjoint. Gérard Watkins voulait logiquement représenter cette issue tragique pour l'une des deux femmes de la pièce, mais Ernestine Ronai de l'Observatoire lui a – logiquement aussi – opposé un refus : « la femme ne doit pas mourir ». Justement parce que les femmes battues sont honteuses, pétrifiées, anéanties, massacrées, il ne faut pas qu'elle meure.

Au plus profond des êtres

Ce dialogue avec des membres de la société civile a participé à la visée et à la réussite de la pièce : ce n'est pas un théâtre documentaire, mais un théâtre sensible à la fois immersif et réflexif, qui porte à la scène des situations complexes en éclairant autant les victimes que les « perpétrateurs » de violence, qui opère au plus profond des êtres et de leur histoire, et engage si fortement les acteurs qu'ils apparaissent simplement comme des personnes, dans une proximité minutieusement construite avec les spectateurs. Au-delà de l'incarnation du vécu, les quatre protagonistes, remarquablement interprétés, sont la somme d'expériences révélatrices et symptomatiques. Il y a Rachida et Liam (Hayet Darwich et Maxime Lévêque). Forte, courageuse, Rachida quitte le carcan familial et s'installe avec Liam, venu de province. Et il y a Annie et Pascal (Julie Denisse et David Gouhier). Elle puéricultrice, lui photographe en échec. Ils se rencontrent sur un quai de gare, se revoient, et emménagent ensemble. Deux univers très différents, et deux basculements parallèles de l'amour naissant jusqu'à l'horreur de la violence, extrême, exposée sans fard par Gérard Watkins, telle que la cruauté des faits l'exprime. Déterminé par le réel, le ressenti est au coeur de sa démarche de compréhension et de mise en scène, qui intègre pleinement les spectateurs, installés dans un dispositif tri-frontal. Une bande sonore interprétée en direct à la batterie – par une femme, Yuko Oshima – accompagne l'action. Jamais impudique, c'est un théâtre de l'humain qui se déploie, qui expose la tragédie terrifiante de la violence en s'inscrivant dans une profonde attention à l'autre.

EXTRAITS DE PRESSE

SCÈNES DE VIOLENCES CONJUGALES, AU THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE
La Galerie du spectacle | Novembre 2016 | Laëtitia Didiergeorges

Une femme meurt tous les trois jours sous les coups portés par un homme. Heurté par ce constat et par celui plus global de la violence exercée par les hommes sur les femmes, laquelle perdure malgré l'affranchissement de ces dernières dans une société qui revendique l'égalité des sexes, Gérard Watkins a souhaité aborder le sujet par le biais de la violence conjugale. À partir de rencontres avec des professionnels (médecins, psychologues, enseignants, l'Observatoire des violences faites aux femmes du 93, etc.) et d'improvisations avec son équipe de la compagnie Perdita Ensemble, Watkins a construit son propos autour de deux couples que l'on suit de la rencontre à la séparation.

Tout d'abord l'amour naissant. On perçoit déjà les blessures et les failles chez les uns et les autres. Celles que l'on a tous, héritage de notre passé, de notre histoire. Et puis, l'autre ne nous donne pas ce qu'on veut, il n'arrive pas à nous guérir alors on use de sa force pour obtenir ce que l'on veut, pour renvoyer une violence subie ou tout simplement parce qu'on peut exercer du pouvoir sur l'autre et avoir ainsi l'illusion d'être fort. Alors c'est l'escalade. Quand le premier coup est donné, on le sait, ce ne sera jamais le dernier. Viennent alors l'humiliation, l'impuissance, ce gouffre qui se creuse à l'intérieur de soi. On se débat, on se déteste et on franchit (parfois) le cap en brisant l'isolement pour ne plus taire ce secret qui nous lie à notre bourreau et partir. Watkins a fait le choix de montrer deux femmes qui s'échappent, qui brisent le cercle vicieux. Il lui paraissait, en effet, important de montrer que l'on pouvait mettre fin à la violence même si, comme il l'expose, le chemin vers la reconstruction est difficile et douloureux.

On pourrait croire le sujet suranné mais il remue profondément en nous ces sentiments d'injustice, d'inégalité et d'effroi absolu. Les situations de la pièce de Watkins sont travaillées. Les personnages, les couples et leurs histoires respectives évoluent de manière subtile et réaliste, si bien qu'on s'identifie à eux, même lorsque se dessine toute la complexité de la victime qui subit la violence. Ce qu'elle pense d'elle-même, ce qu'elle pense que les autres pensent d'elle. Le propos est juste. Il soulève des questions et parvient à toucher au plus près ce que réveille en nous la représentation de l'humain bafoué.

La mise en scène est soignée et nous fait passer d'un couple à l'autre par le biais de modes de narrations différenciés (dialogues, monologues, discours indirects) lesquels nous permettent d'adopter plusieurs points de vue et d'observer la situation sous des angles variés. Cette variété et la vitesse d'enchaînement des situations donnent un rythme assez soutenu au récit. Rythme accentué par une joueuse de batterie, en fond de scène, marquant les coups assénés (ou reçus selon le point de vue où l'on se place). Le dispositif scénique permet une proximité des deux couples dont les interventions (et les corps) se chevauchent et montre des situations qui se croisent sans, toutefois, réellement se rencontrer tellement on sent l'enfermement et la singularité des histoires au sein de chacun des deux couples.

La pièce est portée par quatre acteurs excellents, si investis que l'on en vient à douter du caractère fictionnel du récit. Le doute est d'ailleurs sciemment maintenu puisque les acteurs se font passer pour leur personnage. Cela signe sans doute l'universalité du propos choisi.